

PRÉFACE

AC/DC : ces quatre lettres incarnent à elles seules le rock'n'roll. Avec les Beatles et les Rolling Stones, le groupe australien fait partie des représentants les plus connus de ce style musical qui s'est popularisé dans les années 1950 et 1960 avec des pionniers comme Chuck Berry, Elvis Presley ou Little Richard.

AC/DC, c'est 17 albums studio, pressages australiens compris, près de 200 chansons et plus de 200 millions d'albums vendus à travers le monde, dont la moitié aux États-Unis. Leur album *Back in Black*, sorti en 1980, se classe à la deuxième place des meilleures ventes d'albums de tous les temps et tous styles confondus avec plus de 50 millions de copies.

Mais derrière tous ces chiffres qui donnent le vertige, il y a avant tout une aventure humaine. Une histoire de famille même, celle des Young et de la fratrie composée de Georges, Malcolm et Angus. Nés en Écosse, les trois frères ont émigré, encore enfants, avec leurs parents et leur famille vers l'Australie. Et c'est aux antipodes que la musique va s'imposer à eux.

La suite, tout le monde la connaît : « Highway to Hell », « Whole Lotta Rosie », « You Shook Me All Night Long », « Thunderstruck », « Stiff Upper Lip » ou encore « Rock'n'Roll Train » résonnent encore de nos jours dans les salles de concert et les stades du monde entier. En 2008, AC/DC bat un nouveau record en étant le champion du nombre de billets de concert vendus avec presque 2 millions et demi de tickets, loin devant Taylor Swift, la star pop du moment.

Lorsque l'on parle d'AC/DC, tout le monde visualise Angus Young, virevoltant sur scène dans son costume d'écolier, avec son intemporelle guitare Gibson SG entre les mains. Tout le monde pense à ses riffs de guitares acérés et aux rythmiques boogie sans égales de Malcolm Young. Tout le monde se souvient du regard vif de Bon Scott, torse nu et micro à la main, puis de la casquette vissée sur le crâne de Brian Johnson, en train de chanter des textes souvent osés et portés sur le sexe, mais sans jamais être vraiment vulgaires.

Le cocktail détonnant d'AC/DC, son incroyable longévité malgré les drames qui se sont succédés sur les chemins de la gloire et l'amour d'un public fidèle, sans cesse renouvelé de génération en génération, sont les clés du succès de ce groupe sans égal sur la scène musicale et dans le paysage rock.

INTRODUCTION

Nous sommes le 13 août 2024, il n'est pas loin de 20 heures. Le ciel est bleu sur Paris et la météo clémente. Une de ces journées d'été où il ferait bon de se promener sur les bords de Seine ou près du canal Saint-Martin. Pourtant, en plein milieu de cet été, quelque 80 000 personnes font un tout autre choix.

Toutes se dirigent vers l'hippodrome de Longchamp, à l'ouest de la capitale, animés par la même passion. Tous les âges sont confondus. Des parents viennent avec leurs enfants, des grands-parents avec leurs petits-enfants, des adolescents arrivent en meute. Toutes les générations se mélangent, mais un point commun, bien précis, les lie. Il tient en quatre lettres : AC/DC.

La foule se réunit devant la scène éphémère montée pour l'occasion. La tension est palpable. Une fois la première partie, assurée par le groupe américain The Pretty Reckless, terminée, des cornes rouges scintillantes se mettent à illuminer l'ambiance. Le soleil peine à se coucher pour laisser la place à la pénombre, mais il ne faut pas attendre la nuit noire pour que le spectacle commence.

Soudain, le silence se fait. L'écran géant positionné en arrière-plan de la scène annonce le début des hostilités. Une vidéo à dominante rouge laisse apparaître une voiture lancée à toute vitesse sur une route infernale en direction de Paris. Le bitume s'enflamme et le public aussi. Matt Laug est le premier à apparaître sur scène. Il s'installe derrière sa batterie. Il est rapidement suivi par Chris Chaney, basse en main, et Stevie Young, le neveu, qui remplace son oncle Malcolm à la guitare rythmique.

C'est alors qu'Angus Young fait son entrée à droite de la scène, en courant, comme à son habitude. Il est vêtu de son immuable costume d'écolier bleu marine, d'une cravate et d'une casquette bordeaux ornée d'un A bleu qui peine à maintenir sa crinière devenue blanche. Il se positionne au centre de la scène, portant fièrement sa Gibson SG entièrement noire. Stevie entame les premières notes de « If You Want Blood (You've Got It) » au moment où Brian Johnson fait à son tour son apparition, à gauche de la scène, le poing levé vers le ciel, sourire aux lèvres.

Angus lâche son premier accord en courant sur l'avancée de la scène qui fend le public en deux. Une marée de mains formant les cornes du diable inonde la vue. La silhouette d'Angus se démarque face au soleil couchant. Une fois de plus, AC/DC vient de battre un record avec 80 000 fans qui se sont déplacés pour un concert. Du jamais vu en France ! Et cela dure depuis 50 ans...

LES ORIGINES ET L'EXIL AUX ANTIPODES

William Young est un Écossais de pure souche, travailleur invétéré, mais aussi patriote. Durant la Seconde Guerre mondiale, il sert comme mécanicien moteur pour la Royal Air Force. Il est marié à Margaret, qui donne naissance à huit enfants : Steven en 1933, Margaret en 1936, John en 1938, Alexander en 1939, William en 1941, George en 1946, Malcolm en 1953 et enfin Angus en 1955. Tous les enfants sont nés à Glasgow, où ils vivent dans une petite maison du quartier de Cranhill, au 6 Skerryvore Road. Cette partie de la capitale a été entièrement reconstruite après la guerre, au début des années 1950. La musique est un lien important entre tous les membres de la famille. Si tous les enfants ne jouent pas d'un instrument, William et Margaret les encouragent néanmoins dans cette voie, surtout lors de leurs escapades en camping le week-end, dans les verdoyantes campagnes écossaises.

Mais peu de temps après la naissance d'Angus, la famille Young doit faire face à des difficultés financières,

comme beaucoup de leurs compatriotes. La vie en Écosse, dans les années 1960, n'est pas vraiment dorée. Le pays fait face à une grande crise économique et à une fuite de sa population vers des contrées plus riches. L'indépendantisme n'étant pas encore à l'ordre du jour, l'Angleterre fait évidemment partie de ces destinations où l'herbe semble plus verte. De nombreux Écossais choisissent donc l'exil pour nourrir décemment leur famille et avoir une vie moins rude que sur leurs terres natales. La famille Young ne fait pas partie des plus riches. Après la guerre, William trouve du travail sur le chantier naval de Glasgow. Il est peintre. Le labeur est rude et la paie n'est pas à la hauteur des efforts consentis. D'autant plus que depuis quelques années, le travail se fait de plus en plus rare et William reste souvent de nombreux mois sans aucun revenu. Dans l'esprit du père de famille nombreuse, une envie d'ailleurs commence à germer.

L'hiver 1963 va être décisif pour la famille. Le pays fait face à une vague de froid sans précédent. Les températures glaciales, qui descendent parfois jusqu'à -22 degrés Celsius, entretiennent une neige tombée en abondance. Le pays n'avait plus connu d'hiver aussi rude depuis 1740. Le Loch Lomond, à l'ouest du pays, est gelé. C'est le *Big Freeze* comme l'appellent les Écossais. C'en est trop pour William qui, après avoir vu un reportage à la télévision qui vante les bienfaits de la vie en Australie, décide de franchir le pas. Il ne tarde pas à convaincre Margaret que la terre promise se trouve aux antipodes. Leur choix se porte sur la ville de Sydney, en Nouvelle-Galles du Sud. Cette ancienne colonie britannique est devenue une terre d'accueil pour de nombreux immigrants, notamment

en provenance du Royaume-Uni. William embarque dans cette nouvelle aventure sa famille proche et quelques frères, sœurs et neveux.

Le seul qui ne part pas avec eux est Alexander. Le jeune homme d'à peine 24 ans s'est déjà exilé en Angleterre pour y suivre son groupe musical formé à Glasgow, le Bobby Patrick Big Six. Il y joue du saxophone aux côtés de cinq autres camarades. Au milieu des années 1960, la bande commence à avoir un certain succès et décide même de partir en Allemagne, plus précisément à Hambourg, où la scène rock est en train d'exploser. Sur place, ils croisent les Beatles dont ils deviennent proches. John Lennon se lie d'amitié avec Alexander et les deux groupes passent beaucoup de temps ensemble. En 1967, le nouveau groupe d'Alexander Young, qui se fait appeler George Alexander et dans lequel il tient le micro et joue de la basse, s'appelle désormais Grapefruit. C'est le guitariste et chanteur des Beatles qui leur trouve leur nouveau patronyme, en référence à un livre du même nom de sa nouvelle compagne, Yoko Ono. John Perry est à la guitare lead et les deux frères Pete et Geoff Swettenham tiennent respectivement la guitare rythmique et la batterie. La bande est managée par Terry Doran, un ami proche de Lennon, et devient même la première signature d'Apple Records, le label des Beatles, en 1967. Le groupe sort plusieurs singles à l'ambiance pop plutôt légère qui sont distribués jusqu'aux États-Unis : « Nous pensons qu'il est possible de réaliser de bons enregistrements commerciaux tout en étant fier de son travail », affirme alors Geoff. Le duo John Lennon et Paul McCartney produit une de leurs chansons appelée « Lullaby For A Lazy Day », composée par Alexander, qui ne sortira malheureusement jamais,

les Beatles ayant préféré partir en Inde. Suivent ensuite deux albums, *Around Grapefruit* en 1968 et *Deep Water* en 1969 pour lesquels Alexander a troqué sa basse pour une guitare. Ces derniers disques s'éloignent de leurs influences beatlesques comme le souligne alors John : « Ce que nous voulons maintenant, c'est perdre l'étiquette des Beatles. Bien sûr, ça nous a aidés au début et tout le monde nous connaissait comme le groupe des Beatles, mais nous voulons nous débrouiller seuls désormais. » Sauf que leurs deux efforts en studio ne trouvent pas leur public et le groupe se sépare finalement quelques mois après la sortie du deuxième opus. Alexander est donc le premier membre de la famille Young à se faire une place dans le monde de la musique et du rock, inspirant sans aucun doute ses plus jeunes frères.

Pour ces derniers, ce départ loin de leurs racines européennes est vu comme une opportunité de vivre mieux. Devant la détresse écossaise de leur père, les enfants semblent confiants en ce nouveau départ, comme l'a expliqué Malcolm plus tard dans une interview : « Nous venions d'une famille assez pauvre de Glasgow et si nous sommes allés là-bas [en Australie], c'est parce que mon père était au chômage. Il était au chômage depuis des années. C'était une chance. Il y avait des possibilités d'emploi, alors nous nous sommes tous mis en route. Nous avons vu des brochures et ça avait l'air phénoménal. » Les nombreuses heures du trajet en avion entre Glasgow et Sydney n'entament pas l'excitation de la famille Young qui va cependant très vite déchanter une fois arrivée sur le sol australien. Sur le papier, la vie aux antipodes a tout d'un rêve : du travail, du soleil et une qualité de vie introuvable ailleurs. D'ailleurs, le gouvernement

australien fait tout pour attirer des populations venues de tous les pays européens, abîmés par la Seconde Guerre mondiale. Le ministère de l'immigration a la charge de mettre en place des programmes d'aide pour attirer les populations depuis le Royaume-Uni et le reste de l'Europe. La plupart des immigrants voient une partie du coût de leur voyage pris en charge par le gouvernement et sont aidés une fois arrivés sur le sol australien. Les Young ne dérogent pas à la règle et profitent de ces facilités. On offre un emploi de peintre à Alexander et toute la famille se voit attribuer un logement, une cabane Nissen en acier préfabriqué, froide en hiver et pleine de mouches en été, au sein d'un foyer pour migrants au Villawood Migrant Hostel, au milieu de 1 500 autres occupants. Au début, c'est un choc. Le spleen de la vie écossaise se fait ressentir, comme s'en souvient encore Malcolm plusieurs années plus tard : « La réalité, c'est que lorsque nous sommes arrivés, nous avons été placés dans un foyer pour immigrés. Je ne dis pas que c'est mauvais, mais c'était une situation très précaire, avec le strict nécessaire. Il a plu sans arrêt pendant six semaines et des serpents rampaient sur le sol. Nous voulions rentrer chez nous. Mais lorsque nous avons vu nos deux parents pleurer le soir de notre arrivée, nous avons puisé dans cette force pour essayer de tenir le coup. » Une réalité bien loin de l'image idyllique renvoyée par les spots publicitaires et les brochures en couleurs.

Malgré tout, la famille s'intègre rapidement dans ce nouveau contexte. Les enfants rejoignent l'école et les parents essaient tant bien que mal de nouer de nouvelles relations, notamment dans leur quartier. Le caractère ouvert et généreux de Williams est un atout

non négligeable dans cette bonne intégration : « Dans notre quartier, mon père était très populaire. Les enfants le considéraient un peu comme leur père, car la maison leur était toujours grande ouverte et pleine d'imprévus. Il aidait tout le monde, avait une incroyable capacité à résoudre les problèmes. On était tous un peu paumés, mais nous faisons d'incroyables efforts pour nous intégrer. J'avais tiré un trait définitif sur l'Écosse, où mes parents seraient restés pauvres toute leur vie. En Australie, au moins, ils avaient pu se payer une maison avec le salaire de peintre de mon père. »